

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 45

Artikel: Tè râodzâi lè rattès : (origine de cette locution)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment nuancée et qui donnait à la personne quelque chose d'aérien. Des colliers en ambre, en perles, en jais, ne déparaient point l'ensemble. En hiver, les boas noirs, bruns ou jaunes, remplaçaient la bayadère. Le chapeau de bergère avec un coquelicot, un épis de blé et un bluet avait un charme réel. Les ceintures de soie moirée avec une boucle fort riche valaient bien tout l'étalage que les dames portent aujourd'hui. On comprend dès lors que les dames aient été le centre de la famille; on comprend que leur société ait été préférée à la vie des cercles et des cafés. De nos jours...

Nos campagnardes étaient simplement belles et bellement simples. Elles n'apprenaient, il est vrai, ni la botanique, ni la zoologie, ni le dessin, ni.... mais quelle nature que celle éclosée sous le toit paternel, sous les yeux d'époux qui ne s'unissaient pas sans avoir une Bible sur laquelle s'inscrivaient la date du mariage, la naissance de chaque enfant, les décès survenus dans la famille, etc. Combien d'images de paysannes suisses se voyaient chez les marchands d'estampes ! Aujourd'hui... Nous bénissons le ciel de ce que nous n'avons pas à nous occuper d'aujourd'hui.

La peinture n'était pas négligée; elle avait ses sanctuaires à l'école de dessin tenue par M. Arlaud, dans le local où s'installa plus tard le Conseil de l'instruction publique. Cette école organisait chaque année une exposition pour les travaux des élèves garçons. D'un autre côté, M. Naeff réunissait les élèves filles, dans les salles où se trouve aujourd'hui le *Cercle de la Réunion*.

Nous avions une société de musique, dirigée par un homme de distinction, M. Lagoanère, et composée de MM. Hollard, David, Milliet, Demontet, de Haller et d'autres, joints aux Hoffmann, aux Weber, à l'huiquier Gonthier, et aidés de chanteurs comme Mme Bæken et M. Armand Vallotton. Cette société donnait des concerts que les artistes étrangers ne nous ont pas encore fait oublier. Quelquefois, M. Sabin, de Genève, y apportait son concours.

En fait de librairie, nous avions la librairie Baatard, celle de Mlle Hignou à laquelle succéda M. Haubenreiser, puis la librairie anglaise, puis M. Luquien, rue St-François. Celui-ci ayant gagné le gros lot à la loterie, acheta, tout au bout de Montbenon, un terrain sur lequel il construisit une petite habitation, sans fenêtres sur la promenade, sauf un petit œil-de-bœuf. Madame, guignant par cette ouverture et voyant M. Luquien venir dîner, lui criait de loin : « Je te vois, Luquien ! » et celui-ci, épanoui de bonheur, répondait : « Je te vois, Luquien ! » Cette propriété s'appelle aujourd'hui Bon-Sol.

Au milieu de la rue du Pont, ce libraire, à l'air

doux et fin, aux manières accueillantes, s'appelait M. Fischer, éditeur de l'*Ami de la Vérité*, précurseur du *Nouvelliste*. Enfin, à la Cité, notre bon Benjamin Corbaz, libraire de l'Académie, fournisseur perpétuel de Tite-Live que, trop souvent nous appelions Triste-Livre. Chez lui, les Testaments grecs et les Psaumes à quatre parties; chez lui aussi les cartonnages, les nouveautés parisiennes, les livres soignés. Enfin, citons encore, dans la rue du Collège, la librairie Petittet.

J. Z.

(A suivre.)

Tè ràodzâi lè rattès.

(Origine de cette locution.)

On hommo et sa fenna étiont à maitrè dein la méma pliace. L'ai étiont gaillâ bin; mā coumeint ti cllião que la tsaropiondze tint, l'étiont adé à ronnâ quand travaillivont. Conto que l'aviont lè coutès en long.

On dzo que fotemassivont pè lo courti, dévezâvont de cosse et dè cein, kâ n'étiont pas dâi sâcro à l'ovradzo et ne sè fasont pas tant dè crouio san.

— To pârai, que fasai l'homme, se Eve n'avâi pas accutâ la serpeint, ni medzi la pomma, vu qu'on lo lâi avâi défeindu, on arâi pas fauta dè tant travaili ora, kâ on trâovérâi pè la campagne to cein que faut po vivrè.

— Te crâi, que dit la fenna, mā on ne porrâi portant pas medzi lè favioulès, le truffès et lè salardès totè cruës, foudrài adé le couïâre?

— Câise-te ! te ne l'ai oû rein. Dèvant qu'Adan et Eve aussont désobéï, crâi-tou que l'allumâvont pi po férè lo café ? Aô ouai ! Trovâvont tot cein que l'âo faillai lo long dâi bossons et dâi z'adzès; l'étai tot coumeint l'édnie ora, que tsacon pâo ein avâi tant que vâo, la terra rapportâvè tota soletta; mā du que sè sont laissi eimbétâ pè la serpeint, tot a tsanzi po lè puni : lè tsamps sont restâ ein sémoré, lè rionzès ont cru pertot, lo piapão a eimpoésenâ lè terrès, la pipi a couvai lè prâ, lè niâllès ont lèvâ ein pliace dè blliâ, la mossâ a gravâ ai pronmès, ai premiaux et ai z'autro fruits dè craitrè et pertot on ne vayâi perein que dâi z'urti, et ma fâi Adan et Eve que ne poivont pas sè nuri dè mâorons et dè béllossès, ont du esserbâ, écouennâ, fochérâ et vouagni, po avâi dè quiet medzi et du adon cein est adè restâ dinsè, reinquè, portant, pè rappoo à clia pernetta.

— L'est veré que l'est rudo damadzo, que dit la fenna, kâ s'on n'avâi pas fauta dè travallî, on arâi bin meillâo teimps. Ah ! se iavé étâ à sa pliace, mè saré bin moquâie dè clia serpeint.

— Arâ-tou pu tè teni ?

— Oh ! qu'oi, va pi, et pi mè qu'ein é poâire, mè saré vito einsauvâie, mā dein ti lè ka mè saré bin rategnâite dè medzi la pomma.

Lo monsu, lâo maitrè, liaisai justameint lo feuilleton dè la Senanna dein on petit cabinet que iâvai dein lo courti, et ma fâi l'avâi tot ohiu. Adon ye soo dè son quicajon et dit à la fenna :

— Crâidé-vo qu'à la pliace d'Eve vo z'arià fé au trameint ?

— Dé bio savâi què oï, noutron maitrè.

— Eh bin accuta, vo dou, su retse, vu férè que vo z'aussi bon temps, se vo le volliai, ne tint qu'à vo : Vo garderi tsi mè sein vo férè travailli ; vo payéri bin ; mâ ye mettri su voutra trâbllia on plliat couvai iô vo z'est défeindu dè guegni, sein quiet foudra recoumeinç à travailli tot lo drâi. Cein vo ya-te !

L'homme et la fenna sè vouaitiront et diront qu'oï, et lo monsu fe coumeint l'avâi de. Lo promi dzo alla bin ; la fenna vouaitivè bin lo plliat, mâ sein pipâ lo mot. Lo second dzo le dit à s'n'hommo : S'bâyi que l'ai à que dézo ? Mâ tant qu'à trâi fut bon, lo troisième dzo, ne l'ai pu pas mé teni, le dze-melhivè déveron cé plliat et le dit : Ne sein tot mârè-solets ice, s'on vouaitivè que l'est, nion n'ein sara rein ? — Laisse-mè cein que dit l'hommo. — Oh ! rein qué guegni on petit pou, et le lâivé avoué lo pâodzo lo plliat qu'étai à botson su l'autro, mâ à lavi que le lo solêva : brrrrt !... duè petitès rattès qu'êtions dézo se sauviront et la fenna épouâiria, fe onna siciliâie que fe arrevâ lo monsu, qu'avâi tot vu pè on perte. — Ah ! l'est dinsé, que lâo dit ; paraît que vo z'ira trâo bin, et pisque vo n'ai pas mî su férè qu'Eve, allâ repreindrè voutra patta d'éze et voutre n'hommo sa bessa.

Et clliâo duès pourrês dzeins tot capots sailliront ein deseint : *Tè ráodzâi lè rattès !*



La lessive.

Quelle affaire d'Etat qu'une grosse lessive !
Mais s'agit-il d'une âme allant à la dérive ?
Non !... du linge amassé que, de six en six mois,
On compte, rince, lave, étend tout d'une fois.
Travaux herculéens, aux maris redoutables,
Qui rendent leur moitié, huit jours, inabordable !
Pendant que s'accomplit le vaste nettoiment,
Tout maître de maison s'éclipse prudemment.
Il hante les cafés, entreprend un voyage,
Il ne revient sur l'eau qu'après le repassage.

Dans sa cuisine, un jour, on aperçoit madame
En grande conférence avec une humble femme.
S'agit-il de changer les destins de Sion ?
Point !... On fixe le jour où l'opération

Prendra, fait accompli, sa place dans l'histoire.
Quand sera-ce ? Plus tard. Ursule, — c'est sa gloire ! —
Comme femme entendue et couleuse de choix,
D'avance est engagée au moins pour un grand mois,

Et comme, à pareil titre, elle est une Puissance,
On l'aura tôt ou tard, mais à sa convenance ;
Il servirait fort peu d'en jeter les hauts cris,
C'est à prendre ou laisser, et d'avance c'est pris !
Mais tout délai s'écoule, et voici qu'on arrive
A la veille du jour choisi pour la lessive.
Tous les achats sont faits. Madame, au galetas,
Fait un dénombrement qu'on ne précise pas.
Je n'en dirai qu'un mot : elle choisit et classe.
Margot descend ces choix dans la cuisine basse
Où la couleuse attend, où l'on voit un grand feu,
Du charbon, de la soude et des boules de bleu.
Déjà de la chaudière, où l'eau bouillonne et fume,
La vapeur se dégage en gros flocons d'écume.
La lessive est entrain. Le lissu décuvé
Est répandu brûlant sur le linge étuvé,

Qui, mordu, tourmente, vaincu, se débarrasse
De ses stigmates noirs : la poussière et la crasse.
Ursule, en tête à tête avec deux hauts cuviers,
Veillera jusqu'au jour.... le faisant volontiers
Pour l'art, par habitude et puis pour le salaire :
Trois facteurs expliquant que l'on ne donne guère !
A l'aube toutefois, jugeant sa tâche au bout,
Elle éteint le brasier et dort un peu debout.

Un bon café, bien chaud, envoyé par madame,
De ce repos trop court tire la bonne femme ;
Mais le char viendra-t-il, lui dont on a besoin'
Pour prendre tout le linge et le conduire au loin ?
Comme il se fait attendre !... Ah ! pourtant il arrive !
Les cuviers qu'on y place emportent la lessive.
Madame, en négligé, dans un moment suivra.
Bien ! l'on peut maintenant partir quand on voudra.

Ce départ matinal les conduit hors de ville.
Le voiturier, guidant son vieux cheval docile,
Annonce le soleil ou la pluie aux beautes
Qui, leur panier au bras, trottent à ses côtés.
Quels caquets incessants leur gai babil présage !
L'heure, le voiturier, le char et l'entourage
— En y mettant beaucoup de bonne volonté —
Vous rappellent ce dieu par la Fable chanté,
Apollon, qu'au sortir des célestes demeures,
Entourait en dansant le chœur ailé des Heures !

La brume du matin se lève lentement
Quand Apollon s'arrête avec son chargement.
Il dételle et repart. L'emplacement présente,
Entre de frais garçons, une belle eau courante,
Cristal limpide et pur, agreste et frais miroir,
Où les Heures d'abord ont couru pour se voir :
Ce plaisir satisfait, vite on se débarrasse
De tout habit gênant. On s'aligne, on se place ;
Les moutards, bien mouchés, à fond pour tout le jour,

Aux diners maternels veilleront tour à tour.
Dans la crainte qu'un chien errant ne s'en régale.
Et Madame ?... Elle vient. Un gamin la signale.
A l'œuvre maintenant, bras nus et jusqu'au soir
En avant le savon, la brosse et le battoir !

A des saules voisins mainte corde tendue
Va porter la lessive égouttée et tordue.
Le soleil d'une part et l'air de son côté
En pomperont bientôt toute l'humidité.
Aux cordes flotteront en blanches banderoles,
Draps, nappes, rideaux, bas, jupons et camisoles,
Le surplus, qu'en damier la servante étendra,
Sur un gazon bien vert à loisir séchera.

Rarement à Sion il advient qu'on essuie
Un orage soudain, du vent ou de la pluie,
Les brouillards... inconnus ! Le ciel presque toujours
Prodigue à la cité les plus constants beaux jours.
Le cas rare advenant par la bise et l'avère,
L'étendage léger se mêle et se disperse.
Les fichus vont se tordre aux ronces des halliers,
Et les bonnets de nuit coiffent les peupliers.
Il faut poursuivre en hâte, à travers les plantages,
Les béguiins s'enfuyant, les chemises volages,
Et parmi les maïs fort au loin rechercher
Les peignoirs et les cols en train de s'y cacher.

Hélas ! et quelquefois par une pluie à verse,
Par une pluie froide, un vent qui vous transperce,
On résiste, on tient bon... prace qu'on veut finir.
Le lendemain, sans doute, il faudrait revenir,
Mais quand dure la pluie et que le vent fait rage,
Vrai ! le meilleur parti c'est de plier bagage,
Siènon l'on s'en revient enrhumé, plein d'aigreur,
Ruisseant et courbé comme un saule-pleureur !